

Nuit à la Havane
Camille Croset 2006

L'air ambiant était pesant et enfumé. Un odieux mélange de tabac et de poisson frit envahissait mes poumons, se mêlait à mes cheveux et transperçait la fibre de mes habits. Le fast-food où Ronan avait choisi de manger était minuscule, étouffant. Les tables et les chaises étaient en acier, et faisaient tristement penser à une cantine pour étudiants. Des lampes halogènes diffusaient une lumière glauque et incertaine sur la salle, et le menu imagé était affiché le long des murs. Je n'avais pas faim le moins du monde, de sorte que la simple vue de toute ces viandes en sauces me retournait l'estomac. Les serveuses s'affairaient, toutes venues de différents pays d'Asie, travailler ici au noir. Elles baragouinaient en anglais, et l'une d'elle venait de me poser sous le nez un plat de nouilles gluantes, nageant dans une sauce soja noirâtre. Je la remerciai poliment.

Assise à la table voisine, une famille partageait leurs plats. Ayant hérité de leur père la même physionomie jouffle et rougeaude, trois jeunes enfants engloutissaient de grandes fourchettes de riz frit. Une mère aux cheveux peroxydés fumait une Parisienne et s'extasiait devant ses charmants bambins, tandis que le père suait à grosses gouttes au dessus de son assiette. Je me tassai un peu plus dans ma chaise.

J'étais assise dos à la rue, pire encore pour moi, face aux cuisines. Je voyais les cuisiniers triturer des morceaux de viande crue, s'essuyant les doigts sur leurs tabliers gris et crasseux. Je n'osais pas imaginer l'état de leurs mains, la saleté sous leurs ongles. J'aurais pu vomir à l'instant.

Je m'obligeai à cesser de regarder par dessus l'épaule de l'homme assis en face de moi, et me prit à considérer ce dernier dans son ensemble. Très jeune, pas vilain du tout, et apparemment tout à fait absorbé par ce qu'il me disait. Ce qui n'était pas mon cas. Comment avait-il lui-même la patience de s'écouter parler ? Ses monologues égocentriques étaient fatigants. Mais ce n'était pas le moment de lui dire ce que j'en pensais, il me parlait de son travail. Son entreprise commençait à faire un gros chiffre d'affaires.

Je souriais, et approuvais tout ce que cet homme me disait à son sujet, en bonne épouse. Son réel don d'élocution m'avait fortement impressionnée, les premiers temps de notre relation, mais il était vite devenu lassant. Inutile, et superflu.

L'amour est un accident étrange. Il prend n'importe qui, au hasard, et décide de faire surgir entre deux personnes une alchimie particulière à partir de rien. Ce jour-là, c'était tombé sur nous deux. Deux personnes diamétralement différentes, qui n'auraient jamais rien dû avoir à faire ensemble. Incapables de se supporter. Une relation profondément vouée à l'échec, dans notre cas.

Que nenni, ce maudit hasard fait s'attacher les êtres humains à n'importe quel autre, en particulier lorsque ce dernier ne lui correspond pas le moins du monde.

Et en effet, deux ans plus tôt, j'acceptai la demande de mariage de celui dont j'étais parvenue alors à me persuader qu'il était l'homme qu'il me fallait.

Pour la plus grande satisfaction de nos familles respectives, d'ailleurs.

C'est pour une de ces raisons soigneusement échafaudées que je me retrouvais attablée devant lui ce jour-là, dans ce fast-food mal aéré, répugnant, à jouer celle qui aime et qui chérit encore. Malgré tous les travers que j'en étais venue à lui voir, malgré toutes les qualités que je ne lui voyais plus.

Pour une étourderie d'un instant, pour la folie d'avoir un jour pensé qu'il pourrait m'apporter tout ce qui me manquait, tout ce dont j'avais rêvé. Pour ne pas avoir su faire preuve de davantage de jugeote les premiers jours. Pour ne m'être pas rendue compte de tous les indices d'incompatibilité que nous présentions ensemble, et pas davantage de la pression de nos parents, ni de celle de notre lisse et bonne société. Non, vraiment, c'était absurde.

Je revins à la réalité. Ronan était bien sûr toujours devant moi, mais ne parlait plus. Il mangeait. Où plutôt picorait un émincé de bœuf noyé dans une sauce brunâtre, en évitant les légumes avec une moue résolument dégoûtée. Il détestait ça. Comme un enfant qui refuse de manger tout ce qui est vert, par pur principe, bien qu'ils ne soient pas encore en âge d'en avoir. Typiquement quelque chose qui m'insupportait, chez cet homme. Cette maniaquerie malade, ses enfantillages.

Je le connaissais depuis plus d'une année, et pourtant je n'avais rien su voir de tout cela. En réalité, comme toujours, je m'étais aveuglée de convictions. Mais je finis tout de même par me rendre compte que mes sentiments vis-à-vis de lui commençaient à s'altérer, et finalement je fus incapable de le regarder sans éprouver ce mépris grandissant. Je ne voulais plus qu'il me touche, ne voulais plus qu'il me parle. Pourtant il n'avait rien de mauvais, je ne le supportais simplement plus. Ronan avait prit à mes yeux tous les défauts du monde.

En fait, je le haïssais de ne pas être celui que j'avais espéré, mais me haïssais moi-même encore davantage, car il m'était impossible de mettre fin à cette comédie. Briser un mariage, c'était inimaginable, pour des familles comme les nôtres. La loi des conventions sociales était trop forte. Et pour aller où ? Et faire quoi ?

Je compris qu'il en me restait plus qu'à me résigner. Mais cette perspective me paraissait trop insupportable ; chacun de ses gestes m'irritait profondément, chacune de ses paroles me semblait une agression.

C'est alors que ma condition de femme enchaînée pour le restant de ses jours me fit réagir d'une étrange façon ; je me mis à y prendre du plaisir. En effet, je découvrais que plus je haïssais Ronan, mieux je mentais. Je choisi alors de lui rendre la pareille ; tout ce qu'il m'apportait en meurtrissures intérieures, je m'appliquais à le lui rendre en étant mille fois plus douce, et plus attentive. Je souriais encore davantage lorsqu'il ne me souriait pas ou me regardait sans amour aucun. Je caressais ses cheveux sans qu'il n'en tienne compte. Me faisais plus désirable encore chaque soir, sachant pertinemment que si même il s'en apercevait, il ne ferait aucune remarque d'aucune sorte. C'en était devenu un art, que je maîtrisais à merveille. Lui rendre son désamour en un amour encore plus insidieusement haineux.

L'énergie que je mettais à cette formidable mise en scène, je la puisais dans ma colère, et ma profonde tristesse. C'était ce qui m'empêchait de sombrer. Liée à un homme qui, en si peu d'années, était devenu un être égoïste et exécrationnel, j'avais décidé de briser jusqu'au fond de moi même ce qu'il pouvait rester d'amour. Je voulais détruire le plus petit bout de pitié qu'il me restait pour lui, le plus infime morceau de tolérance, jusqu'à celle même de considérer qu'il n'était qu'un être humain.

Mes cheveux qui exhalaienent une odeur de musc avant d'entrer dans ce lieu empestaienent l'huile de cuisson, ainsi que mes habits. La chaleur faisait couler mes yeux. Je haïssais cet endroit, les murs gris et les meubles en acier, de la même façon que je haïssais cet homme, ses gestes, tout son être.

Cependant, au fil du temps, la haine céda la place à la lassitude. Je m'étais accoutumée à vivre avec un homme que je n'aimais plus.

Les habitudes et un certain confort matériel s'étaient installés. En effet, ses affaires fonctionnaient à merveille, et nous vivions aisément.

Ronan continuait de parler, pendant les seuls moments où nous vivions dans la même pièce, c'est à dire pour les repas. Mon sourire était mécanique. Au sujet de quoi déblatérerait-il ? Je n'en savais rien, j'avais développé à son contact une puissante capacité d'abstraction ; je me contentais d'approuver, et de hocher la tête. Et je rêvais à ce qu'aurait pu être ma vie dans d'autres circonstances.

Ronan parlait, parlait, et était incapable d'écouter. Je n'en avais jamais été aussi lasse.

Ce fut ainsi qu'un gouffre immense se creusa entre nous deux.

Je remplissais toujours mon rôle à merveille, jour après jour. Tous les soirs, inlassablement, je répétais le même rituel de l'époque où la haine me mouvait encore. Je prenais une longue douche chaude, et lavais mes cheveux avec différents produits aux parfums enivrants. J'étais du rouge sur mes joues et sur mes lèvres, de la poudre sur mes yeux. J'étais un parfait automate, qui répétait les mêmes gestes mécaniquement depuis ce qui semblait être une éternité.

Intérieurement, je perdais goût à tout. Je regardais la vie autour de moi sans la ressentir. Comme si je vivais derrière une vitre, aveugle et sourde au monde qui continuait à évoluer de l'autre côté. Et l'image de Ronan devint cette fois tout à fait floue ; un être qui vivait à mes côtés, mais qui était plus éloigné qu'on peut l'être sur terre. Nous ne communiquions presque plus.

Je n'essayais même plus de me persuader que les choses devaient être ainsi pour le monde. Je disais je t'aime par automatisme. Je l'embrassais sans l'embrasser, fermais les yeux non pas par plaisir mais pour espérer qu'il soit quelqu'un d'autre. Je retenais ma respiration pour ne pas sentir le goût de sa salive, que je ne supportais plus. En rouvrant les yeux, j'espérais toujours voir un autre être, un autre visage qui m'embrasse. Quelqu'un qui me sourirait autant que je lui souriais. Car au fond, c'est de ça dont j'avais besoin. De sourires sincères, témoins d'attention et d'amour.

6 ans plus tard

Les chiffres lumineux du radio-réveil affichaient minuit moins douze. La respiration de Ronan était devenue paisible et régulière: il avait fini par s'endormir. Il était temps. C'est alors que, tout doucement, en essayant de froisser le drap le moins possible, je commençai à me glisser hors du lit. L'épaisse moquette de la chambre étouffa mes pas jusqu'à la salle de bain. Sans allumer la lumière, je trouvai à tâtons l'unique armoire de notre chambre. Le bois était lisse, et ma main qui glissait le long des panneaux trouva rapidement la poignée. Je fis coulisser les portes qui grincèrent légèrement, m'accroupis sur le sol, puis, dans l'obscurité, ouvrit sans bruit ma valise au fond de l'armoire. De sous les chemisiers et les jupes soigneusement empilées, j'extirpai une robe fluide. Bleu nuit, moulante, à volants. Parfaite. J'avais pris un soin particulier à la choisir, pour ensuite la cacher tout aussi soigneusement.

Je me changeai dans la salle de bain, me contentant de la lumière du lampadaire qui éclairait la rue, devant notre fenêtre. Puis je dissimulai derrière des robes, la chemise de nuit en soie que je portais il y a à peine quelques instants. Je saisis les clés qui tintèrent légèrement, décrochai mon long manteau beige de la penderie, me faufilai dans le couloir et refermai la porte dans un bruissement de tissu.

Les chiffres dorés qui indiquaient le numéro de notre chambre luisirent soudain tel un clin d'œil.

Je traversai rapidement le long couloir qui menait aux ascenseurs. Arrivée dans le hall de l'hôtel, je saluai le portier qui, à demi assoupi sur une chaise, sembla s'étonner de la sortie tardive d'une jeune femme seule.

Il était presque minuit, à présent. Je longuais dans la rue «San José», et mes talons claquaient sur le sol pavé. Un petit vent frais courait le long des ruelles, et venait se perdre entre les lézardes des murs. Cette nuit-là, les rues de la Havane étaient fraîches. En fait, je ne savais pas si c'était réellement à cause de l'air frais, ou si c'était à cause de mon envie de quitter le quartier de l'hôtel rapidement que je rabattis le col et accélérai le pas. La nuit était claire, et le scintillement des étoiles semblait faire cligner des yeux le ciel.

Sans hésiter, je tournai au deuxième virage à gauche, puis à droite, entre les haciendas encore faiblement éclairées et les épiceries minuscules. J'avais fini par connaître les moindres aléas et la moindre fissure de ces rues, à force de les parcourir nuit après nuit. Je marchai encore vingt minutes, quittant peu à peu les quartiers riches et m'enfonçant dans la vieille Havane.

Les rares personnes que je croisai ne levèrent même pas la tête, ne prêtant aucune attention à une femme qui elle aussi baissait furtivement les yeux. Je glissais le long des murs comme un ombre. A mesure que j'approchais de mon but, mon cœur battait de plus en plus fort. Une douce chaleur se répandait dans mon corps, mêlée d'excitation.

Encore deux ruelles, et j'y étais. Flanquée entre deux petites maisons jaunes aux colonnes blanches, se trouvait la raison de mon escapade nocturne en solitaire : « Esperanza ».

Vu d'extérieur, l'endroit n'avait rien de prestigieux. Le nom du bar était peint au-dessus de l'entrée, à même un mur dont la peinture se craquelait tout autour du cadre. Mais cela ne m'arrêta pas le moins du monde, j'entrai. Alors que je poussai la porte, des odeurs âcres d'alcool et de tabac cubain m'assaillirent.

A l'intérieur, des abat-jour répandaient une lumière rouge et douce, renvoyée par le bar laqué en bois foncé. Les sièges élimés étaient rembourrés dans le même ton pourpre, et de vieilles pancartes publicitaires accrochées au mur achevaient de donner un air passé à l'ensemble du bar. Ceux qui semblaient être des habitués - et qui d'ailleurs semblaient faire partie des meubles - jouaient aux cartes, et buvaient du rhum brun. Ils étaient entourés par un épais nuage de fumée bleue grise, de sorte qu'ils remarquèrent à peine mon arrivée.

Je traversai la petite pièce confinée et contournai le bar. Le serveur était un grand échalas aux cheveux noirs et bouclés, plutôt jeune et au regard bienveillant. Il me reconnut, s'écarta et poussa un lourd rideau derrière lui, avec un sourire entendu, accompagné d'un « hola, señorita ».

Derrière ce rideau se trouvait un petit escalier raide aux marches effilées. Il était étroit, et la chaleur qui y régnait se faisait de plus en plus étouffante, à mesure que je descendais. Ce passage sinueux semblait s'insérer entre les épais murs du bâtiment, et s'y enfoncer profondément. Un étrange chuchotement provenait d'en bas. Des basses, des percussions, le tout formait comme murmure. Petit à petit, à mesure des marches que je descendais, ces sons se muèrent en une musique. La tension au fond de moi était à son comble, je souriais sans m'en rendre compte.

Puis j'y suis arrivée. Un monde à part s'ouvrit d'un coup devant mes yeux. Dans une pièce circulaire, dansaient une vingtaine de couples. Il faisait chaud, cela sentait le rhum, les fleurs sucrées et le parfum de la peau qui transpire. Je fus happée par les sons, par ce tempo pour moi reconnaissable entre milles. La salsa. Je reconnus ce rythme qui suit si bien celui du cœur, celui du sang qui se précipite dans les veines.

Je me glissai entre les danseurs et m'assis au bar, puis commandai un Cuba Libre. Et je regardais, fascinée. Mon pied marquait le tempo rapide sur le parquet de la piste de danse, qui s'étendait le long du bar clandestin. La pièce était voluptueusement éclairée. Les murs étaient rouges, orange et noirs brillants. On avait peint sur la paroi principale « libertad ».

L'endroit était bondé, les peaux de toutes les sortes de métissage formaient un mélange magnifique. Les cheveux noirs des femmes étaient humides et se collaient sur leurs joues, les robes virevoltaient et se plaquaient le long des jambes nues. Les hommes étaient bruns et leurs cheveux sombres et ondulés s'étendaient contre leur nuque, plongeant dans les cols de leurs chemises blanches.

Ce petit univers, qui formait une entité à lui seul, se mouvait sur un seul et même rythme. Je n'avais jamais ressenti autant qu'ailleurs la sensualité de cette danse. Ici, dans cet endroit surchauffé, se réunissait le peuple cubain, pour partager l'une de ses plus grandes richesses.

Les origines de la salsa sont africaines. Pour cette raison, on dit que c'est une musique d'esclaves, et que la passion de cette danse était leur seul refuge dans lequel ils se sentaient véritablement libre. La salsa cubaine a pour moi gardé de cette époque le pouvoir étrange d'habiter, d'éprendre, et de se ressentir jusqu'au fond de l'être.

Ici, la musique vibre au cœur de la vie des gens. Elle parle d'amour, de fables humoristiques, ou de la musique en elle-même. La salsa se respire, se ressent, jusqu'à ne pas pouvoir résister à retranscrire son tempo en ondulations et en déhanchements suaves. Elle se veut résolument populaire, animée par une sensualité entêtante et irrésistible, ce qui permet au peuple de supporter le blocus, les régimes politiques, les privations et la précarité. La salsa, c'est un savoir-vivre. Une insolence obstinée, sensuelle et sulfureuse. C'est toute la générosité et l'espoir d'un peuple qui a su cultiver la richesse d'une insatiable joie de vivre, puisée au soleil.

Je ne buvais pas, tant la beauté du spectacle me prenait. Mais je n'eus pas vraiment le loisir de regarder les couples évoluer sur la piste, car déjà l'on m'y emmenait par la main. C'était un cubain. Diego. Un ami. Celui-là même qui m'avait fait connaître l'existence de ce bar, il y a quelques temps et qui m'avait fait découvrir la Havane populaire, sa musique, son âme. Il m'avait emmené ici un après-midi et m'avait appris à danser. Depuis, j'y suis retournée seule, comme ce soir, et sachant qu'il serait là.

Le regard de Diego était bleu marine, et je vis toujours en lui la joie, l'insouciance, comme la première fois que je l'ai rencontré.

C'était il y a quatre ans, dans un café sur la place principale de la Havane. Ronan était à la réunion d'hommes d'affaires qui occasionnait notre présence ici, et moi je prenais un verre sur la terrasse d'un café pour touristes. Je n'y avais pas fait attention tout de suite, mais quelque chose se promenait alors dans l'air. Un chant douloureux et nostalgique, sorti de la voix d'un vieil homme.

Délaissant la rondelle de citron que je pressais distraitemment entre mes doigts, j'avais levé la tête et cherchais la musique du regard. Sur un coin de la place, se tenaient cinq musiciens cubains, qui jouaient des claves et de la guitare. Trois vieillards et deux jeunes hommes. Diego, son frère et leurs oncles. Cette musique me toucha profondément. Quittant ma place et cédant à la curiosité, je m'étais approchée du groupe.

C'est ainsi que je fis la connaissance du cubain qui me fera découvrir un nouvel amour, le soir même, m'invitant dans ce bar, où l'on ne faisait pas que fredonner les chants populaires ; ici on les dansait.

Oui, les yeux océan de Diego étaient toujours les mêmes. Il semblait ravi de voir la passion que j'éprouvais pour sa culture, et vraisemblablement de la façon dont les pas de base de la salsa devinrent pour moi aussi élémentaires que ceux nécessaires à marcher.

Alors que l'on dansait, la passion et l'ivresse de ces lieux était palpable. Nos respirations s'accéléraient à mesure que le tempo s'animait. La chaleur qui se dégageait des corps qui dansaient glissait elle-même autour de nous, et nous enveloppait. L'ambiance était étouffante. Les cordes des instruments se tendaient en même temps que les corps, et les âmes s'élevaient.

Il guidait mes mouvements à la perfection, et j'anticipais. Danser la salsa fut pour moi, depuis le jour où je l'ai découverte, l'expression naturelle d'une musique qui fait bouillir le sang, qui fait briller les yeux.

La sueur coulait le long des dos, les lèvres s'humidifiaient, les regards s'intensifiaient. Les parfums se mélangeaient. Les souvenirs populaires, le souffle de l'histoire cubaine et le goût du soleil montaient à la tête. Au son de la salsa les corps s'embrasaient, les âmes s'enlaçaient. La sensualité ondulait et se découvrait autour de ceux qui connaissaient ce langage, qui savaient partager l'essence de ce moment au rythme du tempo qui frappe, langoureusement. La salsa animait en moi un feu intérieur, que je ressentais jusque dans mon ventre, jusque dans mes veines.

Pendant les premiers soirs, je crus tomber amoureuse de Diego. Cet homme qui avait été si différent, et qui m'avait présenté une saveur nouvelle à donner à ma vie. Mais il faut croire que ce n'était pas cet amour-là qui devait me faire revivre. En effet, je me suis rendue compte que ce n'était pas lui que j'aimais, mais la danse. La salsa. L'ambiance. Ce que tout cela faisait naître en moi, le bonheur que cela m'apportait, l'horizon nouveau que cela m'ouvrait.

Depuis lors, j'accompagnai Ronan dans chacun de ses voyages d'affaires à Cuba. J'eus de la chance, car son travail d'ingénieur lui incombait de retourner à de nombreuses reprises sur l'île, pour rendre visite aux propriétaires des champs de canne à sucre. Nous allions toujours dans le même hôtel, et chaque soir je fuyais rendre visite à Diego, et atteindre ce monde qui me permettait de respirer, d'être qui j'étais, de redécouvrir encore et encore le petit monde qui était devenu mon échappatoire secret. Cela me permettait de fuir un monde étriqué, un homme et une famille qui ne comprenaient pas, et qui d'ailleurs ne comprendraient jamais une telle musique, qui, je le savais intimement, seraient incapable de voir la vie de la même façon qu'à Cuba.

Une heure passa, puis deux, puis trois. Je réglai ma note, et m'apprêtai à me lever pour partir. Il était temps, si je voulais rentrer sans me faire surprendre. Je dis au revoir à Diego, sortis du bar, remontai le petit escalier étroit, repassai devant le serveur à présent seul à essuyer ses verres, et me trouvai à l'air libre. Je courus, me précipitai. L'air était frais, les mèches de cheveux qui s'étaient collés à ma nuque semblaient soudain glacées et un frisson me parcourut l'échine. Mais je portais dans mon cœur le souvenir de quelques heures de bonheur pur, et ne prêtai pas attention à mes jambes épuisées.

L'hôtel fut bientôt en vue, et le portier qui dormait toujours se réveilla en sursaut quand je tapotais à la porte vitrée. Il m'ouvrit, l'air encore plus dubitatif que tout à l'heure. Je pris l'ascenseur, et une fois arrivée devant la porte de notre chambre, je tournai doucement la clé dans la serrure. La porte ne grinça pas, et j'entrepris à l'envers le manège silencieux d'il y a quelques heures, replaçant délicatement ma robe au fond de ma valise, et revêtant ma chemise de nuit. J'entendais la respiration régulière de Ronan. Il n'avait pas bougé d'un cil.

Une fois de plus, j'avais goûté à la passion de la salsa cubaine. Un soir encore. Et ce ne serait pas le dernier.

.....

Deux ans plus tard

J'ouvris un œil. Le radio-réveil affichait midi moins douze. Seigneur ! Déjà ! Isabela ne m'avait pas réveillée ? J'enfilai une robe de chambre et dévalai l'escalier. Le soleil brillait haut dans le ciel, et ses rayons perçaient entre les fins rideaux bleus de la petite cuisine. Je mis en marche la bouilloire en fer pour me faire un café. Isabela, un fichu savamment attaché autour de la tête, était dans le salon, et époussetait un cadre avec un plumeau. Je l'appelai :

- Isabela, ¿ porqué no me has despertado ? ya son las doce!^I
- Pero señora, hoy es el sábado! Usted no tiene clase y esta hecho el desayuno^{II}.

Ah oui, c'était samedi. Pas de cours à donner aujourd'hui.

Isabela était femme de ménage dans cette maison depuis au moins vingt ans, et elle avait décidé d'y demeurer même après la mort de son propriétaire. Lorsque j'y emménageais, elle accepta de poursuivre sa fonction à condition de pouvoir continuer à vivre ici. Elle m'était d'une aide précieuse, et devint une amie.

Le pain dorait déjà dans le vieux toaster capricieux, et la confiture de mangue qui coulait du pot menaçait de faire une tache sur la nappe blanche. La bouilloire en métal cabossé se mit à siffler. Je me versai une tasse de café noir, et sortis sur la minuscule terrasse. Malgré la chaleur, je trempai mes lèvres dans le liquide brûlant, et levai les yeux pour admirer la ville.

Incontestablement, peu importe l'heure qu'il était, la Havane semblait être une ville enchantée. Les façades blanches des maisons étaient éclatantes au soleil, et devant mes yeux, le Capitole, le Grand Théâtre et l'Hôtel Inglaterra qui bordaient la place semblaient fiers d'avoir traversé les décennies. En dessous, les vieilles deux-chevaux américaines ronronnaient bruyamment, et les cubains déambulaient en direction du marché avec d'énormes cageots d'agrumes, d'ananas, d'avocats, de goyaves et de poissons. Une sorte de frénésie agitait ce petit monde, juste sous ma fenêtre, qui s'appliquait à faire régner l'harmonie entre les habitants de cette ville et leurs différentes occupations.

A gauche, une file de jeunes écoliers marchaient deux par deux. Les filles avaient attachés leurs cheveux noirs et portaient l'uniforme de leur graduation; chemisier blanc impeccable et jupe rouge, et les garçons, les cheveux coupés courts, en pantalons de même couleur.

Des odeurs de fruits mûrs venues du marché montaient jusqu'à moi, ainsi que les odeurs du cirage échappés des stands de cireurs de chaussures de la place, et le parfum du linge fraîchement lavé qui était étendu aux balcons voisins. Toutes ces odeurs sublimaient la beauté et le charme saisissant de la ville qui s'étendait devant mes yeux. Je respirais.

^I Isabela, pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ? Il est déjà midi !

^{II} Mais madame, nous sommes samedi ! Vous n'avez pas de cours et le déjeuner est prêt.

Le toasteur éjecta soudainement une tranche de pain grillé, me tirant de ma rêverie. Je retournai dans la cuisine. Isabela nettoyait la tache de confiture sur la nappe, et leva la tête en souriant avec malice :

- Pero no tarde tanto! Que usted no olvide que tiene una cita con el Señor Reaz...^I

- Por Dios! Gracias Isabela. Que haria si ti...^{II}

J'avais rendez-vous cet après-midi même avec Diego, et j'avais failli l'oublier. Ce monde enchanteur était si dépourvu d'horaires stricts et de contraintes, que je m'y oubliais facilement. Je remontai dans ma chambre et passai une robe légère et des sandales, dévalai en coup de vent les trois étages de la maison et hélai un taxi. Une petite américaine bleu ciel s'arrêta, et je m'exclamai :

- Plaza Grande, Señor, por favor!

L'engin repartit vrombissant. Quelques minutes plus tard, j'arrivais à l'endroit du rendez-vous. Diego m'attendait, au même café qu'autrefois. Je m'assis vers lui en m'excusant du retard, et, s'exclamant en riant que je ne changerai jamais, il me proposa un verre. S'ensuivirent une longue discussion plus sérieuse sur mon école de danse, ainsi que divers conseils de réaménagements.

En effet, Diego avait un ami qui possédait une salle à quelques rues de là, et qui pourrait servir à mes cours. Nous étions devenus trop nombreux, et la salle trop petite. Il me proposa donc de la visiter, et nous quittions le café.

Quelques minutes plus tard, j'entrais dans la salle. Elle était spacieuse, tout en longueur. Oh bien sûr, il faudra redonner un coup de peinture fraîche et un grand coup de balai du sol au plafond, mais la disposition était parfaite. Je pourrai mettre des miroirs sur toute la longueur de la salle, et il y aurait encore assez de place pour un bar et des quelques tables. Je me voyais déjà donnant mes cours de salsa ici, avec une dizaine de couples de tous âges, et le soir de grandes « fiestas cubanas ». Ma nouvelle vie commençait, et déjà toutes les portes s'ouvraient devant moi.

.....

Il était minuit passé. J'étais dans la rue «San José», et mes talons claquaient sur le sol pavé. Un petit vent frais courait le long des ruelles, et venait se perdre dans les lézardes des murs. A la Havane, les nuits sont douces. Je remontai mon châle sur mes épaules et accéléra le pas, transportée par la même euphorie que l'époque où mes escapades étaient clandestines. Sans hésiter, je tournai au deuxième virage à gauche, puis à droite, entre les haciendas encore faiblement éclairées et les épiceries minuscules.

^I Mais n'oubliez pas que vous avez rendez-vous avec Monsieur Reaz...

^{II} Mon Dieu ! Merci Isabela. Que ferais-je sans toi...

Je connaissais à présent les moindres aléas et la moindre fissure de ces rues, à force de les parcourir nuit après nuit. Je marchai encore vingt minutes, au cœur de la vraie Havane.

Les rares personnes que je croisai me reconnurent et levèrent la tête pour me saluer. Je leur rendais leur sourire. A mesure que j'approchais de mon but, mon cœur battait de plus en plus fort. Une douce chaleur se répandait dans mon corps, mêlée d'excitation, la même qu'il y a deux ans.

Encore deux ruelles, et j'y étais. Flanquée entre deux maisons aux colonnes blanches, se tenait le lieu qui me poussa à devenir celle que j'étais, celle que j'avais toujours été, et qui me fit réaliser que mon propre bonheur en valait la peine : « Esperanza », calle Bolivar 24, La Havana, Cuba.

Fin